

SANS CÉRÉMONIE

DU MÊME AUTEUR
ROMANS

SOLEIL COU COUPÉ, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2009.
Éditions Baleine - le Seuil 2001.

LES AFFOLÉS, recueil de nouvelles
sous la direction de Bénédicte Heim, Éditions Baleine - le Seuil 2002.

TU NE MOURRAS PAS, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2003.

ADOREMUS, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2005.

LA FEMME DE MON PÈRE, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2005.

TRAJECTOIRE D'UNE LICORNE, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2006.

LE LIVRE D'YSÉ, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2007.

L'ÂGE DE L'OUTRANCE, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2007.

ALY EST GRAND, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2009.

NUES, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2010.

JE SUIS L'AUTRE MOITIÉ DE TON PÉCHÉ, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2013.

CORPS DE CAVALE, roman
Les Contrebandiers Éditeurs 2014.

TU NE MOURRAS PAS, roman graphique
dessins d'Edmond Baudoin
Les Contrebandiers Éditeurs 2011.

AVEC SES ÉLÈVES
Voir en fin d'ouvrage

BÉNÉDICTE HEIM
SANS CÉRÉMONIE

Depuis, elle ne parlait plus. Depuis, elle se taisait farouchement. Elle avait quelqu'un sous sa peau mais elle n'en disait plus rien. Ne cherchait plus à le déloger. Ne cherchait plus rien, ayant tout essayé. Quelqu'un qui nichait là, vaquait sans se presser, grignotait sa part. Elle laissait faire. Elle souriait comme si et les autres, pour la plupart, étaient dupes. Ils la réputaient étrange, la redoutaient sur les bords, n'allaient pas plus loin. Son silence les faisait taire, son élégance les tenait en respect, elle n'en demandait pas plus. En apparence. Elle était aux aguets, à l'écoute de l'animal qui n'en était pas un, de ses imprévisibles pulsations. C'était la chaleur dans le sang et la morsure comme une scie, qui va à l'usure, procède par érosions successives. Elle avait sur le visage cet air farouche qui décourageait l'approche, cet air de vous regarder depuis le sang qu'elle

souhaitait voir gicler. Et dans le corps ce galop durement contenu, cet élan acéré, cette menaçante tournure abrasive. Elle avait cet air cet air de sang sombre et brûlé.

Elle n'avait pas de haine pour l'épouse. Les épouses. Aucune. Aucunement. Elle savait, sentait ce qu'il y avait dessous. La somme qui cloquait et, invisiblement, arrachait la peau. Il l'avait prise toute dans son regard, il avait tout avalé. Elle savait tellement bien ce vandalisme. Alors l'épouse évidemment. Nulle moins qu'elle n'était l'ennemie.

Elle était allée si loin dans la disparition. Mais la présence de cet homme force les apparitions. Alors elle va, elle marche sur son cœur. Lequel ? Le mien, le tien, le sien, indifféremment. Il est là alors l'éclat, alors elle n'entend plus le bruit de ce qui broie. Parce qu'il y avait, dans les yeux de cet homme, cet alambic qui perfore, elle ne pouvait se couvrir. Il n'y avait pas cape qui tienne. Et, pour tenir devant lui, elle allait jusqu'à manger ses racines.

C'était toujours la peau qui parlait. D'abord et par-dessus tout. Ces deux-là, il ne fallait pas qu'ils se trouvent trop dans le voisinage l'un de l'autre, il ne fallait pas tenter de trop fréquents rapprochements. Parce que la peau venait d'abord et elle emportait

tout, les lignes convergeaient et elles formaient des nœuds et si on tirait de dessus, c'est tout qui se déchirait. Il était le dur en elle mais elle était sa force en fuite. Le sang était au ciel et il pleuvait dru dans les veines. Il avait, dans sa voix sourde et sombre, une ligne, brisée, qui tirait droit dans le plus tendre d'elle. Une ligne brisée mais un tracé sans repentir. Il y avait dans les voix croisées, ce galop obstiné, virant fou, des vies un instant dételées.

Elle ne savait rien de son corps d'avant. Elle ne savait rien du corps enfant de cet homme. Le corps présent prenant tout. Le corps présent et son instantane exigence d'être pris occupait toute la place. Il mangeait même l'imaginaire. L'arrière-pays, les coutures, les sutures, les désaiguillages, les bosses roulées : pour elle un territoire aveugle. Mais qui se donnait, aveuglément, avec tout le reste. Le corps présent, elle le sentait, cogné, roulé, contre ses hanches, dans un effleurement, un affleurement sadique.

Il y a ce point de tangence, ce point d'intersection si aigu, si effilé qu'il tranche chaque fois. Il coupe et partage le sang. Mais il est irrécusable. Alors on regarde partir le sang. Et on voit tomber le givre sur sa vie, on voit sa peau saisie par le gel. Mais il y a cette façon dont la peau peut céder. Elle sait, il sait

pareillement et c'est au-delà de ce qui peut se dire, se dédire et s'opposer. Et même si les bras sont noués, les os légers se rejoignent. Elle a beau ne plus savoir l'intérieur de ses coudes, il a beau s'interdire l'accès de ses genoux, ils connaissent, yeux fermés, le tracé du sécateur et le violet de l'hématome au creux du cœur. Et les hanches décrivant des cercles hypnotiques, les hanches orpailleuses cherchant l'or sous la peau. Mais lui ne veut pas aller sous la peur. Alors le torrent qui roule se cabre dans le secret d'une paume. Et le sanctuaire détruit se restitue dans la sauvagerie, dans le poignard brandi. Et sous le tangage et le déboîtement des jours, il y avait le déchirement continu qui tenait le cap.

Une gifle bien appliquée dès le réveil, une bourrasque glacée, une offensive de rien : ça va, elle est bien dégrisée. Et puis ? Pas de chauffage, pas d'éclairage et creuser la terre gelée à mains nues pour déterrer des racines ? Non, seulement le mystère léthal et tout ce qui, en dessous, au-dessus, s'obstine, tout ce qui s'évertue à ne pas crever. L'abandon toujours est réciproque alors ce qui demeure ? Ce qui demeure conteste et l'acte et les mots. Ce qui subsiste est sans nom, c'est la bête, têtue et increvable.

Elle s'interroge : et si c'était lui, dans cette étroite bande de présence pointillée, circonscrite, qui avait

raison ? Si c'était éviter que les os tintent en meute torpillée ? Attendre, peut-être, que se rajustent les coutures, tout mettre en sommeil comme en lieu sûr. Le temps est jeune encore alors attendre que le chagrin se pose, qu'il joue les flâneurs en maraude, coudes appuyés sur le comptoir. Elle attend que, le barrage sombré sous les paupières, il vienne, l'air de rien cabrioler sur les poutrelles. Que ses mains d'homme en coupe évaluent l'usage possible de son corps de femme.

Elle prend les distances qu'il impose, les retourne, les palpe, les soupèse, en évalue l'élasticité. À la fin, elle saute dessus à pieds joints dans un éclat de rire comme les fillettes récréatives.

Il avait déjà retiré sa signature de la partition, que pouvait-elle perdre encore ? Mais le nom retranché ouvre la voie à des siècles qui reposent dans la nuit des ventres. C'était comme si, derrière les rideaux ajourés, les ombres passantes soudain s'inclinaient.

Elle pourrait, en effet, dans l'intervalle, porter des socquettes blanches, sauter à l'élastique, s'enjouer de l'envol des jupes sur ses jambes nues. Histoire de faire scintiller les jours, de dynamiter l'attente. Et, à sa manière, elle ne s'en prive pas.

Il y a en lui, chaque fois qu'il la voit, un éclat sourd qui s'affole. Un éclat affolé qui sourd. Il ne peut le récuser, il ne peut l'accueillir ni l'inclure. Seulement le vivre et le laisser, dans l'instant, dissoudre.

Elle s'amuse parfois à dénombrer tout ce qu'ils ne feront, ne seront jamais. Elle commence le recensement et très vite l'interrompt : il y a là une jouissance trouble, la circonscription d'une singularité qui porte aux extrêmes.

Le monde n'est plus une échelle couchée, elle a le regard de cet homme planté, tendu en dôme au-dessus des toits et là-bas, à la pointe de l'horizon et des bonheurs enlacés.

L'avenir au clair visage leur tient lieu d'épaules. Il suffit d'être dans la vigilance du temps.

Cet homme : son charme tient aussi à la marge d'incertitude qui entoure sa présence, cet espace où se pressent les questions, ce grand flou toujours plus vaste que tout le reste. Et elle, elle va, dans une fureur à dominante claire, à dominante éblouie, elle se cogne, durement, aux opacités frontalières mais tâche, sans trêve, d'additionner les lueurs, d'ajouter les clartés aux clartés.

On ne dit pas ce qui se dégraderait d'être nommé. Ce qui, même, par prestidigitation funeste, s'annulerait d'être nommé.

Elle avait déjà essayé le monde moins son visage et moins sa voix mais c'était, après le coup frappé aux tempes, un long dérapage rythmique, un tumulte inapaisé, un lent tournoiement d'ombres épuisées, la quête rentrée, moteur coupé, d'un nouveau prologue mais la langue se balançait, sauvage, au bord du vide. Le monde moins son visage buté, c'étaient tous les rires écroués, le pari perdu de la légèreté et plus jamais juin dans les chambres.

Il y a aussi, chez l'homme quand il marche, ce balancement dans les hanches, cette invite oscillante qui prolonge ou précède les corps roulés sous le froissé des draps et ça lui fait, à elle, comme une envie de mordre à la saigné du coude.

Le ciel se noue dans la gorge mais c'est une promesse d'éclatement. Quand les coups de la lumière redoublent, quand le ciel violente, c'est plus difficile de continuer à s'éclairer à la bougie. Les yeux se brûlent dans l'envie d'une paume providentielle, l'envie du creux de la paume sur la courbe lente des cuisses. Le corps se creuse, le désir se bombe, les phrases se déchirent d'un seul coup, la vieille langue

se vitriole faite du mot introuvable. Celui qui prend corps dans l'absence ou au faite du cri. Quand les chairs sont si soudées qu'elles semblent verticales. Et après, il y a tout ce silence qui pousse à l'intérieur. Comme quand le vent étourdit, décape les formes et creuse les couleurs.

Quand le rire, impromptu, les soulève et crisse d'une saine fureur, c'est toute l'attente qui meurt, la peine qui se referme dans l'étonnement ouvert, dans le corps cadencé, dans le balancement sûr qui rompt la mesure faible. C'est l'enlacement qui gagne, c'est la vie animale qui grimpe et carousselle.

Pendant des mois, des années, elle s'était étirée, étendue jusqu'à l'élongation chronique pour occuper tout entier l'espace qu'il désertait. Elle remblayait, renflouait à grand renfort de mots et de baudruches sublimes. Éclatées d'un coup d'ongle. Comme si elle pouvait le mener à elle par contagion coloniale. Comme s'il pouvait vouloir saisir ce qu'elle avait pris sans reste. Elle offensait aux lois élémentaires du désir. Elle sabrait sa fleur d'homme et son honneur, elle coupait son souffle à ras de lèvres. Mais maintenant elle avait compris : il fallait tout reprendre mais à bord de lèvres, à fleur de souffle justement. À ras de tout. S'approcher, presque par reculs successifs, dans ce périmètre infime, ce plus petit dénominateur

commun : lèvres, langues, souffles qui cognés drus et mêlés loin, sont une manière d'infini.

Il y a ces images têtues, imprimées, rétine battue, tête renversée, dans le corps entier. Les corps, dans la chambre, qui se mettent nus et c'est comme s'il s'arrachait plus que la peau. Alors qu'elle, un rire qu'elle tait la prend des racines bientôt renversées jusqu'aux pointes des cheveux. Elle est plantée dans une joie silencieuse, lui campe sur des lames qui partout tailladent. Le sexe vient au centre, c'est le point sans discorde.

Le sang, en eux, revenait de loin, par salves épouvantées, leurs langues étaient rêches, leurs lèvres presque gercées. Elle s'était apprêtée pour une histoire dans laquelle il n'avait pas grandi. Il s'était laissé prendre mais les mesures prises ne s'ajustaient pas. Elle avait voulu, alors, illimiter ce qui tenait, entier, dans le creux d'une paume.

Il avait suspendu en elle le temps. Elle bégayait l'attente et sa répétition. Elle rêvait, redessinaït indéfiniment la nervure au creux d'une paume, la courbure d'une lèvre, d'un geste pas trop cintré. Et crissait la saveur du sel qui trouait, qui hérissait la peau et tout, après, était perdu pour la langue. Elle avait appris, aussi, à franchir les lignes sans lumière,

elle buvait ce qui dessous sourdait. Il y avait, tout de même, cette lumière trouble qu'il dégagait et l'étonnement, en elle, était si grand, qu'il pétrifiait l'hypothèse du meurtre et l'envie de mourir. Ils vivaient de gels craqués, brusquement effrités, et de lignes de fuite. Avec lui, elle vivait comme juchée sur des épaules : elle visait toujours plus loin que le corps donné. Au lieu de le prendre entier, sexe et lèvres tendues, au lieu de le prendre entre ses lèvres et de se taire. Comble d'un silencieux vertige. Elle avait appris à ne plus rien poser. Ni questions ni conclusions. À se tenir dans l'instant vacillant comme une brume qu'on frôle. Que parfois on embrasse, que parfois on avale.

– Moi, on ne me demande jamais mon avis. Pourtant je vois tout et j'en aurais des choses à dire. Je vois bien ma mère, cet éclat trouble dans son regard depuis trop longtemps, ses conversations chuchotées au téléphone, sa voix qui chavire, se brise et plonge soudain dans les graves. Prend une tonalité rauque inconnue. Une tonalité réservée. À l'inconnu. Et lui, cet autre homme, mon père, ses gestes désinvoltes, ses postures nonchalantes, ses subterfuges qui ne trompent personne, sa plongée à lui, sa stratégie nourricière du grand aveuglement. Mes frères ont leur musique, leur groupe, leurs copains, leurs amoureuses épisodiques. Tous ont leurs trucs et astuces. Sauf moi que personne ne voit. Sauf moi dont personne ne voit que je n'ai personne. Personne

à qui parler. À tel point que, comme les enfants fou, je m'invente des amis imaginaires. Des amis pour faire illusion et tapisserie. Qui font de la figuration dans les conversations vespérales. Une enfant folle, c'est ce que je suis peut-être. Je veux tout le temps me faire du mal. Pas pour me punir comme le croient ma mère et ma psy. Qui, dans leur logique ardente et recitiligne, brûlent une seule mèche, toujours la même. Moi, sur mon corps, je change de cible. Parfois je me cogne la tête contre les murs, parfois je me mords jusqu'au sang. Parfois aussi je me mutile le sexe. Mais qu'importent les traces et qu'importent les conséquences puisque personne ne me voit. Ce n'est pas pour me punir. Juste pour sentir, prouver que je suis là. Le sang, les larmes sont des preuves. Et les cris que je contiens, les torsions qui déforment mon visage quand je vais trop loin et trop profond. Mais si je meurs je vais en enfer. Alors autant rester dans cet enfer terrestre. Au moins où commencent et finissent les barreaux.

– Je vais, je jardine, j'écris, je marche. Parfois j'oublie que je suis vieille, que mes filles sont parties et le dernier homme aimé aussi. J'ai décloué les miroirs. J'écris pour enclouer de moi une image qui ne soit pas celle que les miroirs me renvoyaient. Et il y a cette voisine que j'ai, autre image qui m'aide à vivre. Je sais que je suis quelqu'un d'autre. Autre que celle qu'ils voient. Autre que cette harpie dépenaillée à quoi je ressemble dans mes mauvais jours. Autre

même que cette longue figure pâlie, longue silhouette harassée des jours meilleurs. J'attends quelqu'un qui me dise qu'il me voit. J'attends quelqu'un qui me dise qui il voit en moi. Et que l'image, la sienne, la mienne, soit la même. Il y a cette femme, juste à côté, elle est brune, belle, longue, délicate, tout ce que je ne suis plus. Il y a ce rien de vertige dans ses gestes qui fait tourner les hommes. Elle a un mari très décoratif et des enfants adolescents, trois elfes très bruns savamment décoiffés, trois ludions pétaradants qui sont des grenades dégoupillées, surtout la fille. Il y a quelque chose, dans cette femme, qui est pour moi, je ne sais pas quoi.

– Elle va sans savoir, presque sans croire, maintenant. Au près de cet homme, ses vérités chancellent. Elle est, dans le présent pourtant souverain, toujours déjà passée. Comme devenue l'essence même du souvenir. Avant même que. Il disait : Aimer ne fait pas partie de mes prérogatives, je ne peux m'autoriser à. Non, il ne le disait pas. Même ça, il avait fallu qu'elle le décrypte entre ses mots de rien et ses silences de peu. Pour elle, il avait deux sortes de regards. Celui qui jonglait, bondissait vers les confins, l'annulant à mesure qu'elle apparaissait et se précisait devant. Et celui qui vrillait, taraudait, torpillait, le très sombre et sourd, le grand perforateur, le regard de torture qui

presque le défigurait et semblait moins la harponner elle que traquer jusqu'au rouge, et sur une modulation terrifiée, quelque chose en lui. Et tous ces jours de sang arrêté. Elle le regarde et voit que son visage n'est pas un mais diffracté, composé de bris et débris. Il y a les yeux, coupés et divisés, le haut tire vers le rire, le bas mitraille. Il y a les narines qui palpitent et trahissent l'appétit mais la bouche, d'un trait dur, bride toute échappée. Et les pommettes tendent mais les joues tendent à s'affaisser, se coulent dans la mélancolie. C'est le visage indécis et mal couturé de plusieurs qui s'entretuent sans trêve.

Le jour je mens, la nuit je vole. La nuit dernière, je me suis évadée de l'internat avec Jade, une des rares qui me parlent et que j'écoute. On a couru à séclater les poumons, on a surtout tagué notre rage sur les murs et nos pochoirs étaient nos poings. Dressés haut. Sur la place du marché, on a rencontré un musicien rasta qui donnait un concert impromptu. Il faisait exactement la musique qu'on aime et que j'adore alors on s'est assises devant et on s'est remplies. Après, on a pu discuter avec lui, je lui ai dit que je jouais aussi, un peu, de la guitare, mais que mon truc ce serait plutôt d'écrire. Il m'a dit que c'était bien, que je devais apprendre à écrire avec les dents. Sinon ça ne vaut rien. On a bu et fumé avec tous ces types beaucoup plus âgés que nous mais on se sentait adoptées et il n'y avait pas de séduction, pas d'ambiguïté. J'étais bien, je me sentais vivante et libre.

Depuis combien de temps ça ne m'était pas arrivé ?
Ça valait le coup de faire le mur.

– Parfois la mort me cible. Je la sens dans mon sang qui se fige, dans mon souffle qui s'écourte, dans mon cœur qui a des ratés. Dans les vertiges, aussi, qui me saisissent, et soudain je me délite toute, c'est comme si mon épine dorsale s'effritait et je suis ployée à terre. Mais souvent elle n'est ni aussi explicite ni aussi péremptoire. Elle rôde seulement, m'effleure et je la reconnais parce que soudain, l'espace d'un instant, mon sang se vide. Et ne se renouvelle pas. Maintenant je suis entrée dans l'ère de ce qui manque et ne reviendra pas, je suis dans ce qui est perdu et me sera plus restitué. La vie, en moi, se chuchote, ne hausse plus le ton et il faut que j'ajuste mes mouvements et ma voix plus bas car les prises et les sons se raréfient. Je vis encore des commencements mais je sais qu'il n'y aura pas d'après. Et pourtant. Même si les veines qui saillent et se violacent sous ma peau cachée m'intiment de le faire, je ne veux pas encore me coucher. Il y a des choses que je veux pas seulement commencer mais aussi finir. Et la femme d'à côté est l'une d'entre elles.

– Avec Jade, je fugue, avec Adrian je parle. Je parle

avec lui parce qu'on est tous les deux muets. On a été déclarés asociaux par nos psys respectives. Moi il paraîtrait que j'ai des traits autistes et lui carrément schizophrènes. On se parle entre les heures et les espaces des autres, quand les autres jouent, dansent, s'embrassent, font la fête. On se parle parce que d'habitude, et surtout en public, on a la mâchoire cimentée. Et on regrette instantanément tout ce qu'on dit. Moi quand je parle, quand je me force ou qu'on me force je me sens comme dans les contes quand serpents et crapauds jaillissent de la bouche de l'héroïne. Adrian (j'aime qu'il s'appelle Adrian avec un a, comme Adrian Brody à qui il ressemble pas mal d'ailleurs car il est, comme lui, grand, maigre avec un nez aquilin et beaucoup de classe) lui, ne répond jamais quand on l'interroge, il rend les profs cinglés ou furibonds. Alors tous les deux on a conclu un pacte. On s'est dit qu'à partir de maintenant on ferait ce qu'on a dans le cœur et les tripes et on dirait tout ce qu'on pense. On fera tout ce qu'on sent excepté tuer, se tuer, se faire du mal et embrasser des inconnus. On s'est engagés à ça pour qu'on nous foute la paix. La dernière clause, c'est l'idée d'Adrian mais dans le fond je ne suis pas d'accord. Je ne vois pas pourquoi je me priverais d'embrasser des inconnus. Je pense qu'on peut apprendre plein de choses sans les mots à partir d'un baiser. Il faudra que je reparle de ça avec lui, qu'on décide d'un amendement ou aménagement, je ne sais pas trop comment on dit. Adrian a ouvert des dossiers, des fichiers sur tous ceux qui sont autour de nous. Il les met régulièrement à jour. Je ne lui demande pas ce qu'il écrit dedans même s'il y a

une fiche à mon nom aussi : c'est ses affaires. Avec Adrian on s'est promis aussi que si l'un de nous se fait du mal, l'autre s'en fera aussi. Pour arrêter. Il y en a plein qui croient qu'on sort ensemble juste parce qu'on est bizarres, qu'on n'est dans aucun groupe et qu'on se parle. Mais c'est pas ça du tout. Avec Adrian, on est des alliés, on fait front ensemble mais on s'aime pas vraiment. Il n'y a personne pour m'aimer ni lui non plus. On a des solitudes et des rages qui s'ajustent, c'est tout.

– Elle pensait à son corps dans l'amour. À l'autorité de ce corps et de ses prises. C'était comme si quelque prodige annulait, dans ces moments-là, l'indécision qui, autrement, suspendait ses gestes et ses paroles. Balayés d'un coup, les remords qui le bourrelaient, les coins qui enfonçaient son enthousiasme et sa vie entière. Les saveurs et l'amplitude étaient entières et, pour une fois, il consentait à occuper un espace sans défense. Il y avait renversement et passation des forces. Il était un corps qui ne se hérissait ni ne se cabre, juste un corps. Et doué, en plus de l'autorité, d'une étrange souplesse. Ses gestes étaient nets, sans repentir. Comme si, dans cette seule enclave, se restituait soudain ce qui, ailleurs et autrement, était mutilé, perdu. Et elle le comprenait subitement : il fallait qu'elle cesse, il ne fallait plus qu'elle s'épuise à le vouloir entier hors de cette circonscription. Ailleurs, il était mutilé, autrement il

était perdu et c'était lui aussi, entier. Pourquoi ne pas aimer aussi ce qui est perdu ? C'est une beauté et toute beauté est une joie qui peut se hausser jusqu'aux tempes. Pourquoi ne pas aimer cette taie sur son regard, cette chape sur ses membres, cette opération presti-digitatrice qui escamotait son corps entier. Cette prestidigitation qu'elle avait longtemps jugée inique mais dont elle pouvait maintenant sourire avec un rien de tendresse au bord des lèvres.

– J'observe cette femme quand elle sort, quand elle va vers le dehors, quand je jardine et qu'elle est au jardin. Il n'y a pas seulement une perfection dans ses contours et une grâce dans ses gestes, il y a quelque chose qui fait que, quand elle apparaît, tout devient égal et tout se pacifie. Elle établit autour d'elle une évidence, un royaume imprenable. Elle établit un silence si fort que j'aimerais pouvoir le dessiner. Découper sa silhouette, c'est aussi ce que j'aimerais. Pour la garder auprès de moi. Mais elle est faite pour aller et venir et qu'on ne suspende pas le mouvement qui est sa matière première : elle le modèle si magnifiquement ! Elle cisèle l'air de ses gestes ou elle cisèle ses gestes, je ne sais pas très bien, toujours est-il que tout devient plus net quand elle apparaît. Parfois j'aimerais donner des coups sur sa

peau pour voir comment et combien elle rougit. Je l'imagine quand elle danse, les bras déployés, le corps ailé, impondérable, libellule féerique dont je ne me lasse pas. Elle a, c'est étrange, une fille qui est son portrait et son contraire. Elle a le même sombre, le même velouté, dans les yeux, les cheveux. La finesse, la flexibilité du corps. Mais elle a le geste bref, aride, qui taillade et sectionne. Elle a le regard qui mitraille et la parole, jet d'arbalète ou de pierres qui caillassent. Les garçons sont aussi taillés dans l'obscur, cheveux et regard, mais ils n'ont pas cette sauvagerie cabrée dans le corps, ils n'ont pas ces gestes qui décapent et claquent, ils sont mélodieux comme leur mère. L'un, l'aîné, a le crâne presque rasé, un profil aigu d'oiseau et une grande douceur nonchalante dans son corps qui ondoie. L'autre porte les cheveux longs et fous avec, çà et là, des tresses comme les filles, c'est peut-être une mode et il a des gestes lents qui soudain s'accélérent et soudain s'interrompent. C'est comme s'il n'achevait jamais rien et qu'il n'était, lui-même, pas fini. Le mari ? C'est curieux mais je ne le vois pas. Même quand il est très distinctement présent, mon regard le traverse, c'est une silhouette élégante et solide mais sans épaisseur. Mon regard, qui n'a pas de temps à perdre, ne s'arrête pas à lui. Quand il passe, je resserre mon châle sur mes épaules.

– Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai besoin que ça aille vite et fort. Mais sans le recours aux drogues qui rabotent et font mentir la dureté des choses. Je sais que tout le monde ment. Maintenant je sais que même ma mère, alors. Même ma mère avec son invisible et si visible amant. Alors pourquoi je m'en priverais ? Sauf que, si je veux pouvoir mentir, je ne veux pas que les choses me mentent. Je veux les sentir jusqu'au sang. Ma mère, quand elle a eu son amant sur la peau ou dedans, on dirait un arbre de Noël, ça me dégoûte. On dirait aussi qu'elle parle une autre langue. Qu'elle récite les évangiles. Je ne veux pas devenir comme elle qui s'expose jambes écartées même quand elle porte une robe entravée. Je veux être embrassée et marquée par des inconnus, oui, mais qui aillent droit devant, qu'ils ne s'arrêtent pas à moi. Je ne veux pas être aussi lisible que cette femme, ma mère, qui jette autour d'elle de fines écharpes d'élégant silence. Je serai solide et dure. Sans un gramme de gras, sans une once de vapeur. Je ne suis plus sûre de vouloir changer le monde, je suis sûre de vouloir lui échapper.

– Elle lui écrivait des mots dansés, de sourdes prières haletées déguisées en longues chorégraphies un peu désarticulées. Elle jouait des espaces entre les mots et elle jouait des transparences, de l'éclat prismatique, aveuglant, de certaines phrases. Elle se faufile, se nichait dans les interstices. Entre le sens immédiat et le crypté, tout aussi attendu, tout aussi ennuyeux. Elle se nichait là, dans l'entre-deux et

attendait qu'il vienne l'y cueillir. Elle jouait et elle en jouissait. Elle évoquait des livres, des spectacles, graphiques, cinématographiques ou dansés eux aussi. Du quotidien, il n'était pas question, jamais. Il n'y avait pas d'interdit jeté et ce n'était pas qu'elle tenait tant à la séparation des territoires et des corps : il ne lui déplaisait pas, au contraire, de tout mêler et la confusion qui en résultait lui était un aiguillon paradoxal. Mais les martèlements, les rythmes trop familiers de la cavale quotidienne, elle les récusait, elle ne voulait pas les rouler ensemble dans cette pâte-là. Elle écrivait les livres, les spectacles et c'étaient les mèches de ses cheveux qu'elle avait dans la bouche et au bout de ses doigts. Il répondait, parfois, erratiquement, des mots serrés, essoufflés, compressés pour faire nombre, pour faire légion et illusion. Et tout au bout du souffle, très au-dessus du littoral, du littéral, il déposait, en nimbe très léger, quelques cheveux d'ange. Il fallait qu'elle lise très silencieusement et qu'elle ait beaucoup de vide en elle pour que les anges s'allument, que les cheveux scintillent. Il y avait des mots cravachés, presque crachés, des vitres cinglés qui volaient, des chevauchées arides mais qui parfois s'esquissaient en chevauchements, qui parfois se bombaient au bout. Et il se tenait là, au bout des lèvres, au bord du baiser.

Elle aimait, au fond, qu'il ne s'excuse jamais de

rien, qu'il fasse les choses à contretemps ou pas du tout, qu'il passe directement ailleurs. Elle avait appris, non pas à laver l'offense mais à éviter qu'elle enfle et prenne corps en elle. Les gifles pouvaient pleuvoir, elle n'était plus dessous, elle n'était plus un corps à claques. Elle virevoltait et de ses retards, attermolements, incohérences et incorrections, elle faisait des bulles.

– Ma mère. Tout, avec elle, doit faire l'objet d'infinies négociations, conciliabules, délibérations. Sortir, manger, internet. Tout est rationné, fliqué. Pas la télé vu qu'on n'en a pas. Et ça dure des heures à détailler, à faire dans la dentelle, à énumérer qui quoi comment où, et qui sont les parents et que font-ils dans la vie et je voudrais un numéro de téléphone où joindre ces gens et pas de dépassement des horaires imposés et convenus et pourquoi là-bas et pourquoi si souvent et tu es sûre que ?, mais est-ce que ça te fait vraiment du bien, tu y as réfléchi à ça ? Ma mère dicte, édecte, dissèque et décortique jusqu'à ce que l'écœurement ne me prenne et que l'envie me passe. Ma mère dicte, édecte et mon père ? Mon père sourit ou gronde et grogne à côté. Ma mère fait les phrases, mon père les ponctue. Il s'occupe de la décoration, des fioritures, il confectionne l'emballage, les jolies boîtes et les rubans pour les interdits et les anathèmes jetés. Ma mère nous fait une vie d'asphyxie, mes frères s'en foutent je crois, ils font avec ou sans, mais moi ça me file des envies de meurtre. Ma mère, c'est encéphalogramme plat et adrénaline zéro. Rien qui

pulse, c'est à gerber. Ce mec qu'elle s'est dégotté, il doit pas rigoler tous les jours. C'est d'un sexy, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit ! Moi jamais. Et en même temps je me demande si elle m'a pas contaminée. À cette fête où j'étais samedi soir, sans Adrian, j'ai rencontré ce garçon, B., et depuis on est ensemble. Enfin je crois. Mais je ne sais pas si je p(v)eux être amoureuse. Je n'ai pas envie de me retrouver, comme la dernière fois, crâne rasé et cœur tondu.

– Parce que c'est ton frère. Parce que c'est ton frère disaient-ils. Comme si c'était une raison. Une raison nécessaire et suffisante. Et cette petite, à côté, qui est comme un poing dressé, improbable, issu de cette femme si pacifique. Cette petite, elle a deux frères, n'y en aurait-il pas un, au moins, qui ?...

– Je ne sais pas si je dois continuer avec B. Est-ce que c'est juste d'être avec quelqu'un parce qu'on en a besoin et non envie ? En plus il est si enfantin, encore, et il y a cette aversion que j'ai pour les enfants.

– Par lui elle désapprend tout ce qu'elle croyait savoir d'aimer. Toute cette science qu'elle croyait posséder, par-dessus bord elle est jetée. Et elle avec. Ce souffle sec qui à peine filtre, que peut-elle appuyer dessus ? Il semblait toujours revenir d'un stage accéléré dans les glaces arctiques, blême et la parole gelée. Le cœur on ne savait pas, jamais, le cœur à vue

d'œil pas très chaud, rejeton pâle et de provenance mystérieuse. Il y a ce visage italique qui, semble-t-il ne cesse de s'allonger. Mais il y a cette ligne bleue qui vient, malgré lui, entre ses cils, et qui évoque celle de l'aube.

Elle. Parfois la perte la talonne. Pas tant la perte que le sentiment de la perte. Il faut alors qu'elle se hausse de toute sa longueur soupçonnée. Pour ne pas rouler. Aux pieds de qui du reste ? Il faut être honnête mais sans se mentir non plus. Il y a ce qui eut lieu. Et ce n'était pas rien.

– Ah cette mère que j'ai ! Ce n'est pas une mère, c'est un nuage. Non, pas un nuage non plus, c'est trop beau, trop flatteur. C'est un rideau de salle de bains. Avec peut-être des cadavres sanguinolents derrière, mais certainement pas des corps complets, vivants, actifs. Parfois j'essaie de les imaginer avec l'autre, mais j'ai beau me creuser, je n'y arrive pas. Ce n'est pas que ce soit tabou ou que je n'aie pas assez d'imagination érotique (car pas assez de pratique), c'est qu'il n'y a pas de corps pour accrocher les images. Et c'est vrai aussi que, chez nous, tout est tabou, on ne peut parler de rien d'un peu chaud ou inspirant, tout de suite on se fait crier dessus. Et surtout par elle, cette femme qui l'est si peu. Cette femme qui met un point d'honneur à se montrer sous son meilleur jour toujours, à se montrer toujours si douce, délicate, compréhensive. Et pas que avec les

étrangers, les invités, je dois le dire, pas que pour la galerie, avec nous aussi. Le problème, c'est que, même avec nous c'est pour la galerie, même nous on est la galerie et elle, elle est tout entière une posture. Avec elle, tout est tellement quadrillé, millimétré, si on dépasse d'un cheveu, c'est les cris, c'est la dame irréprochable qui soudain mute et devient la cauchemardesque furie. Et le reste du temps, c'est les discours et les sermons kilométriques. Des heures et des heures à parlementer pour entendre cet ectoplasme (je parle de la version féminine car on a le pendant masculin en la personne de notre père) aligner les truismes du genre : tout évolue, la vie est mouvement, rien n'est jamais figé, tout est appelé à se métamorphoser, c'est le principe même de la vie, et c'est spécialement vrai à l'âge que vous traversez, à l'adolescence tout s'accélère, mais c'est bien, c'est ainsi que ce doit être, il ne faut pas résister, c'est un nouvel ordre qui est en train de s'élaborer... AU SECOURS ! Je ne sais pas comment mes frères font pour supporter, je crois qu'ils arrivent à s'en foutre ou que c'est pour ça qu'ils se défoncent, qu'ils sont perpétuellement chargés et eux, les ectoplasmes, qui ne voient rien même quand ils sont déchirés ! Ils sont juste contents d'avoir la paix de ce côté-là au moins. Moi, ça me file la gerbe, je me dégobille à l'intérieur. Ah, ma mère et les mots, c'est une pure hérésie. Elle fait un usage hérétique des mots, les dénerve, les désosse, les vide de toutes les sèves, de tous les sucs. Ma mère est une femme sans foutre. Je suis sûre qu'ils ne la baisent pas. Aucun. Ce simulacre de mère que j'ai, cette humaine erreur ambulante. Comment on

peut se préparer à vivre avec une si piètre initiatrice. Y a-t-il une solution buvable ? Il va falloir que je trace la piste moi-même et que j'arrache tout avec les dents. Problème quasi mathématique, équation irrésolue : comment expulser de soi celle qui vous a expulsée de son propre ventre ? Ma mère grenouille, c'est un grouillement abortif. Je veux avorter de ma mère.

– Alors j'y suis allée. Mais il me fallait une offrande à déposer. Alors j'ai confectionné des cookies. Au chocolat. Car ce sont les gâteaux à la mode, n'est-ce pas ? Mais j'étais trop novice et les cookies tout racornis. Alors je me suis ravisée et rabattue sur la seule chose que sache sans erreur : le quatre-quarts. Dont l'immutabilité et les occurrences répétitives au fil des jours festifs exaspéraient mes filles. Mais du moins celui-là était parfait et moi j'étais parée. J'y suis allée. J'ai sonné et c'est elle qui a ouvert. Elle était seule. Avec sa fille qui m'a vrillée effrontément, m'a toisée comme une intruse que j'étais avant de se volatiliser. J'étais donc seule avec elle. Me suis présentée comme la voisine soucieuse de faire connaissance et d'établir des relations cordiales. Elle s'est enchantée de mon modeste présent, m'a fait asseoir et s'est affairée à préparer le thé. Tout se déroulait comme selon une partition sans accroc. Après, elle m'a parlé,

longuement. D'elle. Elle est peintre mais ne vit pas de sa peinture, c'est son mari (riche ?) qui l'entretient et lui permet sans rien lui soustraire, dit-elle. Je n'ai pas demandé à voir ses œuvres. Trop tôt. J'écoutais, concentrée, religieusement. Mais, je dois le dire, je n'ai retenu qu'une infime part. J'étais tout entière tendue vers son visage, son corps, occupée à me pénétrer de son regard, sa voix (sa voix veloutée, sombre, qui, imprévisiblement, grimpe dans les aigus), ses gestes. J'étais débordée par cette profusion, attentive, le souffle court, à ne rien manquer. La seule chose que j'ai vraiment retenue c'est qu'elle œuvre à domicile. Elle est donc là, à demeure. Comme moi.

Une chose que j'hésite déposer. À la fin, elle m'a fait visiter la maison (suspendue que j'étais à elle, je n'ai pas décroché plus de quelques mots, elle a dû se dire qu'un peu de mouvement ferait diversion). Maison conforme à ce que j'en attendais : claire, spacieuse, mélodieuse comme elle. Agencée avec goût, décorée avec un sens aigu du raffinement.. Les chambres des enfants, typiquement adolescentes, m'ont ennuyée. En revanche, je me serais bien attardée à la salle de bains. Bleu corail et entièrement colonisée par ses produits correcteurs et ravaleurs à elle. Son odeur flottait là, accrue d'une autre qui doit être celle

qui se dépose et s'incruste quand elle se livre à ses rituels, à ses secrètes ablutions. Quand on a pénétré dans la chambre des parents, elle a eu un bref mouvement d'hésitation, elle a suspendu le geste d'ouvrir, elle a semblé se repentir mais s'est aussitôt ravisée. J'ai eu accès au sanctuaire. Si elle a tergiversé, ce n'est pas le désordre qui en était la cause car tout était impeccablement rangé, presque trop. Je me suis rempli les yeux : le mobilier de bois peint, la bibliothèque, bien fournie, plusieurs ouvrages en attente sur les tables de nuit respectives et puis, au cœur, l'objet du délit : un lit, très grand, très vaste recouvert d'une courtepointe, bleue elle aussi (sa couleur de prédilection ?) mais bleu nuit. Ce si grand lit : éprouve-t-elle le besoin de mettre tant d'espace entre elle et son joli mari ou est-ce juste une question de commodité ? Et il y a la penderie, bien sûr, que je lorgnais désespérément mais qu'elle n'a, bien sûr, pas daigné ouvrir, j'ignore donc, hélas, ce qu'elle recèle. Je suis sortie d'autant plus frustrée que je n'ai pu, dans cette chambre, faire provision d'odeurs, flairer les parfums significatifs, il eût fallu que je pusse m'attarder... Et pourtant, voilà où je voulais en venir : consciencieuse, méticuleuse et disciplinée comme elle est, elle est allée jusqu'à me faire visiter le débarras, au sous-sol. Et là, j'ai repéré une porte-fenêtre qu'on peut

faire jouer. Je me suis arrangée pour sortir la dernière, j'ai feint de refermer derrière moi mais je l'ai laissée ouvert cet accès-là et donc...

– Voilà ce qu'il faudrait pour être sûre. Pute. Catin. Péripatéticienne. Courtisane. Traînée. Voilà ce qu'il faudrait que je sois. Pour voir pour de vrai. Et plus à travers la vitre teintée que ma mère interpose. Ce miroir sans tain qu'elle est et qui me cache et me biaise la vie. Pute non pas pour m'opposer, non pas pour lui donner tort. Mais pour lui donner raison. Elle qui me serine que le corps est souillure si on le donne sans amour. Si on le fait sans aimer. Oui, je veux être sale, me rouler dans la fange, prouver que je peux être une rouleur, une ordure, une raclure, une vraie. Un détrit, une abjection peut-être mais quelque chose de vivant. Quelqu'un qui a une peau, une chair à salir et, peut-être, à partager. Pas un simulacre de corps qu'on récur, une surface vitrifiée qui ne réfléchit rien. Pas cette impeccable propreté, ce corps qui jamais ne sue, qui ne dégage aucune odeur sauf celle des antiseptiques. Je veux être un déchet, un paquet sanglant déchiqueté et qu'elle le sache et qu'elle en crève d'abord de honte puis d'envie parce que moi, mon corps, je veux le traîner, le rouler partout, dans la terre, le sable, le sang, le sperme, je veux qu'il sue et qu'il pue et qu'il soit roué, de coups, de plaisirs, de rage aiguë et écarlate, qu'il porte de profonds stigmates, qu'il soit un palimpseste crasseux, indéchiffrable et sublime, abject et triomphal, qu'il soit marqué à mort et éclatant de vie. Et qu'elle en crève.